

Imaginaire spatial perecquien : de l'espace géographique à l'espace construit

Mohammad-Rahim
AHMADI 

Maître de conférences, département de français,
Université Alzahra, Téhéran, Iran.

Résumé

L'imaginaire de l'espace chez Perec est multiple : cette notion recouvre toute une gamme d'éléments spatiaux réels et fictifs depuis les espaces géographiques et urbains jusqu'aux lieux familiers et non-lieux. On peut même prétendre à l'existence d'une cartographie des espaces perecquiens (on pense tout de suite à cette employée d'agence immobilière dans *La Vie mode d'emploi*, qui plan à la main et dans l'espace par excellence intermédiaire de l'escalier, veut montrer l'immeuble à un locataire) : l'espace de la ville et son aménagement, l'espace de vie individuel (appartement, maison, chambre, cabinet d'étude), l'espace mémoriel, l'espace ludique et textuel, etc. L'imaginaire spatial perecquien s'inspire des faits et des observations, mais les dépasse largement et une partie essentielle chez Perec de la notion de l'espace est construite et fabriquée. Chaque œuvre de Perec est marquée par la présence des espaces spécifiques, à cette réserve près que dans son essai *Espèces d'Espaces*, l'exploration des espaces et la classification des lieux sont assez poussées : l'espace géographique et territorial (espace de la ville et du monde) fait bien partie du paradigme spatial perecquien. Dans cet article, nous nous interrogerons sur l'espace perecquien, dans toutes ses dimensions et sur le rôle incontesté du regard qui nous aide à comprendre comment Perec imagine et organise divers espaces.

* Auteur correspondant : m.rahim@alzahra.ac.ir

Comment citer : Ahmadi, M.-A.,(2026). Imaginaire spatial perecquien : de l'espace géographique à l'espace construit, *Recherches en langue française*, 6(12), 29-48. DOI: 10.22054/RLF.2026.90399.1231.

. **Mots clés :** Imaginaire de l'espace, Espace géographique, Lieux, Non-lieux, Regard, Georges Perec.

Introduction

L'imaginaire de l'espace chez Georges Perec est multiforme : ce peut englober toute une série d'éléments spatiaux réels et fictifs depuis les espaces géographiques et urbains jusqu'aux lieux familiers et non-lieux. On peut même dresser une « cartographie »¹ des espaces chez cet auteur : la ville et son aménagement spatial, l'espace individuel (appartement, maison, chambre, cabinet d'étude), l'espace mémoriel, l'espace ludique et textuel, etc.

Perec, comme la plupart des auteurs, évoque les lieux, construit des imaginaires des lieux et des espaces. Dans son livre *Espèces d'espaces*, Perec se considère comme un usager de l'espace. Dans cet essai, mais aussi dans ses romans, Perec nous propose différentes formes de l'espace, formes réelles ou imaginaires : la page, le lit, la chambre, l'appartement, l'immeuble, la rue, le quartier, la ville, la campagne, le pays, l'Europe, le Monde, l'espace : «De l'espace de la page blanche à l'espace du vide sidéral, en passant par l'espace urbain, Georges Perec examine son rapport à l'espace dans toute ses dimensions.»(http://classes.bnf.fr/ecrire/la ville/textes/03_1.htm)

Cet article cherche à saisir l'espace perezquien dans sa globalité et sa totalité, au delà des études partielles qui ont saisi certains aspects particulier dans tel ouvrage de Perec : la nouveauté de cette étude est de dépasser cette partialité et de couvrir un ensemble d'œuvres perezquiennes, illustrée par la multitude d'exemples concrets extraits des ouvrages divers et majeurs de l'auteur. Cette étude ne s'inscrit pas dans le cadre des théories comme l'écocritique, l'écopoétique ou

¹ -Terme emprunté à Anne Roqueplo, in Anne Roqueplo « La Cartographie chez les artistes contemporains », *CFC* (N°205 - Septembre 2010) In <https://www.lecfc.fr/new/articles/205-article-10.pdf>

le paysage littéraire, mais se concentre plutôt sur la matière massive et concrète de l'œuvre perecquienne et ses spécificités.

1. Perec et l'espace urbain

Dans son ouvrage, *Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien*, paru en 1983, Perec décrit l'espace urbain, en l'occurrence celui de Paris, les lieux de sa vie. Il observe les faits et les gestes d'une rue. Dans son projet *Lieux*, il propose également une cartographie de Paris. Les espaces urbains comme dit Perec, sont multiples et divers, et changeants :

Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville ; c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper. [...] S'intéresser à ce qui sépare la ville de ce qui n'est pas la ville. [...] Une ville : de la pierre, du béton, de l'asphalte. [...] Pourquoi dit-on qu'une ville est belle ou qu'elle est laide ? [...] Nous ne pourrions jamais expliquer ou justifier la ville. La ville est là. [...] Il n'y a rien d'inhumain dans une ville, sinon notre propre humanité. » (Georges Perec, *Espèces d'Espaces*, Désormais abrégé *EE*, 1985, pp.83-86)

La ville est un macrocosme spatial, contenant lui-même des espaces microcosmiques qui constitue chacun des petits univers plus ou moins animés : celui des rues, des quartiers, des immeubles, des maisons, etc. Chacun est l'arpenteur et animateur de son propre espace : mon quartier je le connais du bout des doigts, je l'ai parcouru des milliers de fois, c'est mon espace, à moi, notre espace à nous, habitants du quartier ; quand un promeneur étranger se risque à s'y aventurer, je l'épie, il n'est pas à l'abri de ma curiosité, je n'ai pas l'intention de lui céder mon espace. Mais, apparemment, les rues et les ruelles du quartier sont, selon une loi implicite, des espaces communs qu'on doit partager, et mêmes les étrangers ont le droit de passer et de s'arrêter, de s'asseoir à la terrasse du café de mon quartier dont je suis habitué. Pour ainsi dire, il fait sa conquête de l'espace, provisoirement

toutefois, car, il ne s'y attardera jamais assez, d'ailleurs, jamais comme un habitant qui y passe et file sa vie et sa mémoire et en scrute chaque point.

Tout le monde a le droit de passer d'un espace à l'autre, pourvu qu'on nous laisse passer, car parfois il suffit d'un regard désapprobateur pour nous en dissuader. L'espace est problème², problématique, aller d'un espace dans un autre est un geste obligatoire, mais ce n'est pas sans danger : Perec dit lui-même : « vivre c'est passer d'un espace à l'autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » (Georges Perec, *EE*, p.14).

Se cogner à quoi ? Pour Perec, il peut bien s'agir de prime abord des obstacles physiques : un meuble, un mur, un bloc de pierre, ou une porte. Mais on peut aussi se heurter aux regards hostiles qui vous font signe de circuler. Des espaces hostiles, des espaces amicaux, des espaces neutres : il semble que ce dernier mot soit bien différent de celui qu'on qualifie de *no man's land*, car dans ce type d'espace, le degré de l'inconnu et par conséquent le danger y est plus grand. Le *no man's land* est d'ailleurs pour Perec « du rien » (*Ibid.*, p.100).

1.1. Espace confiné, espace déconfiné

L'espace urbain, malgré cette liberté de mouvement qui nous offre, est fait lui-même des espaces géométriques fermés que sont les immeubles. Ces espaces palpitent de vies et d'histoires de vie. Il y a toutes sortes d'individus : il y'en a qui ne sortent jamais, de par un confinement volontaire ;

« La dernière année, il ne sortit plus du tout de chez lui. Smautf prit l'habitude de lui monter à manger deux fois par jour et de s'occuper de son ménage et de son linge. Morellet, Valène ou Madame Nochère lui faisaient les petites courses dont il pouvait avoir

² <http://cafe-geo.net/litterature-geographie-espaces-d-espaces-georges-perec>.

besoin. Il restait toute la journée vêtu de son pantalon de pyjama et d'un tricot de corps sans manche, en coton rouge, sur lequel il enfilait, quand il avait froid, une espèce de veste d'intérieur en molleton et un cache-col à pois. » (Georges Perec, *La Vie mode d'emploi*, Paris, Hachette, 1978, Livre de Poche, 1990, Désormais abrégé *VMP*, p.54)

Il y en a qui ne peuvent même pas bouger de leur siège, cloués au sol par la maladie ou la vieillesse, le confinement est ici forcé et long, comme celui d'un prisonnier dans sa cellule : un vieillard paralytique qui n'était pas sorti de chez lui depuis quinze ans parce qu'il habitait au dernier étage d'un immeuble de 4 étages qui n'avait pas d'ascenseur. Dans *La Vie mode d'emploi*, c'est le cas de Madame Moreau :

«Aujourd'hui impotente, veuve depuis quarante — son mari, officier de réserve, mourut le six juin pendant la bataille de la Somme —, sans enfant, sans autre amie que cette Madame Trévins, sa camarade de classe, qu'elle a fait venir auprès d'elle pour la seconder, elle continue, du fond de son lit, à diriger d'une main de fer une société florissante dont le catalogue couvre la quasi-totalité des industries de la décoration et de l'installation d'appartements, et débouche même sur divers domaines annexes »(Georges Perec, *op.cit.*, pp.101-102)

Il y aussi des confinements fructueux comme celui dans lequel se trouvait Proust, en profitant pour écrire son œuvre majeure, *A la recherche du temps perdu*. On pense aussi à André Gide et Roland Barthes qui ont mijoté et écrit leurs chefs d'œuvre pendant leurs convalescences dans leur quarantaine.

Il y a un autre type de confinement : quand une épidémie frappe une région, les gens se confinent ou sont poussés au confinement : c'est le

nouveau nom de la quarantaine. Les espaces se réduisent, les rencontres se raréfient, le sentiment de claustrophobie et d'angoisse et la peur de la mort pèsent lourd.

Un long confinement, s'il n'est pas débouché sur le déconfinement, aboutit à la dépression, la folie et même parfois à la mort. Un espace déconfiné, la rue par exemple, permet de prendre l'air, de respirer. Le déconfinement, dans le cas d'une pandémie, nous libère d'un enfermement forcé. L'espace confiné et l'espace déconfiné symbolisent ainsi l'intérieur et l'extérieur, mais aussi dans ce cas, l'enfermement et la restriction d'une part, et de l'autre, l'affranchissement et la liberté de se déplacer.

1.2. Espace d'un dormeur

Il y a aussi dans ce minuscule espace géométrique qu'est l'appartement, un dormeur qui imagine son espace, s'inscrit dans son espace confiné, sa chambre, à l'instar de ce personnage proustien, configurant l'espace de sa chambre, au fur et à mesure de ses impressions, celles d'un homme qui dort et qui vient de se réveiller : à commencer par les espaces ultraminuscules de ses sourcils :

« Dès que tu fixes un peu trop ton attention sur eux, et il est presque impossible de ne pas le faire, car enfin, ils dansent devant toi et tout le reste est à peine existant, en fait, il n'y a guère de vraiment sensible que la charnière de tes sourcils et ce très vague espace à deux dimensions plus ou moins perceptible où l'obscurité s'étale irrégulièrement, mais... » (Georges Perec, *Un homme qui dort*, Paris, Denoël, 1967, Désormais abrégé *UHD*, p.15)

Puis, le regard du dormeur à peine réveillé va de son corps à l'espace solide de la chambre, ce transfert du regard élargit l'espace, et l'espace senti et mou du corps laisse place à celui visuel et dur du milieu : « Il se produit alors un phénomène tout à fait étonnant : il y a d'abord trois

espaces que rien ne te permettrait de confondre, ton corps lit qui est mou, horizontal, et blanc, puis la barre de tes sourcils qui commande un espace gris, médiocre, en biais, et la planche, enfin, qui est immobile et très dure au-dessus, parallèle à toi, et peut-être accessible. » (Georges Perec, *op.cit.*, p.17)

Ainsi, le somnolent prend-il conscience progressivement de son espace multiple qui est qualifié aussi bien objectivement que subjectivement, physiquement que mentalement : ces trois espaces sont horizontaux et blancs (espace corps lit), en biais (espace des sourcils) et parallèle (espace de la planche). Mais les *subjectivèmes* renvoyant au narrateur-dormeur ne manquent pas pour décrire ces espaces : ces espaces sont respectivement mous et blancs, gris et médiocre, immobile et accessible. Certains diraient que les adjectifs de couleur peuvent dénoter une certaine objectivité, mais la scène est vécue par le narrateur comme un lever de rideau, comme une dissipation de nuages.

2. L'espace vide ou l'absence du corps

Nous avons parlé du danger, mais pour Perec, le vide aussi est un fragment d'espace. Le vide est-il espace inoccupé ou vide dans la vie, absence des objets ou des êtres, un espace sans air où l'on ne respire pas, un espace où l'on s'asphyxie ?

L'espace vide chez Perec, c'est concret, un bâtiment ou un quartier où il a jadis habité, mais qui ont été rasés pour de nouveaux projets d'urbanisme, mais ce vide symbolise aussi la disparition, l'absence des membres de sa famille qui fait qu'il n'a pas une histoire de vie. Selon Paul Valéry : « Dire : « dans l'espace », « l'espace est rempli de », — c'est définir un corps » (VALÉRY, *Analecta*, CVIII-CIX.), le vide, c'est l'absence du corps et donc « le vide, finalement, négatif ou envers du lieu »³

³ <https://cnrtl.fr/definition/espace>.

Les espaces vides perequiens sont physiques, mais aussi mentaux.
Les vides physiques sont ceux des pièces, des chambres, par exemple:

« *Ici au cinquième droite, la pièce est vide.* » (VMP, pp. 38-39)

« La pièce est entièrement vide de meubles. » (VMP, pp. 272-273)

« La chambre de Rémi Rorschach est impeccablement rangée, *comme si son occupant devait venir y dormir le soir même.* Mais elle restera vide. *Plus personne, jamais, n'y entrera, sinon chaque matin, pour quelques secondes, Jane Sutton...* » (VMP, pp. 549-550)

Mais les espaces romanesques perequiens sont mentaux aussi :

« ... Bartlebooth atteignait une sorte d'état second, une stase, une espèce d'hébétude tout asiatique, peut-être analogue à celle que recherche le tireur à l'arc : un oubli profond du corps et du but à atteindre, un esprit vide, parfaitement vide... » (VMP, pp.402-404)

«...seules images d'un vide qu'aucune mémoire, aucune attente ne viendraient jamais combler, seuls supports de ses illusions piégées. (Ibid., pp.162-164)

« Cet homme éteint, au regard vide, aux gestes las... » (VMP, page.217)

« Il voulait que rien, absolument rien n'en subsiste, qu'il n'en sorte rien que le vide, la blancheur immaculée du rien... » (VMP, pages.461-463)

Le goût du vide caractérise quelques-uns des personnages de la VMP dont par exemple Henry Fleury : « Des recherches poussées et plusieurs expériences le convinquirent que la couleur blanche, par sa neutralité, par son "vide" et par sa lumière, était celle qui ferait le mieux ressortir le goût des aliments. » (VMP, pp. 406-407)

Le vide physique ambiant se met au diapason des états d'âme et des rêves du dormeur : « Les temps morts, les passages à vide. Le désir fugitif et poignant de ne plus entendre, de ne plus voir, de rester silencieux et immobile. Les rêves insensés de solitude. Amnésique errant au Pays des Aveugles : rues larges et vides, lumières froides, visages muets sur lesquels glisserait ton regard. Tu ne serais jamais atteint. » (UHD, p. 26)

Le vide mental signifie aussi amnésie, oubli des noms et des lieux : toute évolution dans l'espace devient errance ; mais cette amnésie n'est pas totale, la mémoire peut retisser la toile de la vie du rêveur-dormeur et reconstruire le décor et faire ressurgir les souvenirs :

« la toile familière de ta vie retrouvée, le décor vide de ta vie désertée, souvenirs resurgis, images en filigrane de cette vérité dévoilée, de cette démission si longtemps suspendue, de cet appel au calme, images inertes et floues, photographies surexposées, presque blanches, presque mortes, presque déjà fossiles: une rue de province, volets clos, ombres mates, mouches bourdonnant dans un local militaire, salon couvert de housses grises, poussières en suspension dans un rai de lumière, campagnes pelées, cimetières des dimanches, promenades en automobile. » (UHD, p. 27)

Le vide chez Perec n'est pas homogène : il est divers, spatial et mental, mémoriel et visuel. Comment circonscrire ce vide, comment configurer cet objet sans frontières, comment le remplir ? Comment le *signifier* ?⁴ C'est là tout le projet scripturaire perecquien dans une majorité de ses œuvres (*La Disparition* n'est qu'un exemple).

Ce projet de donner une signification au vide, est de toute évidence et selon l'aveu même de Perec, un échec : « Il m'a été impossible [...]

⁴ J'ai emprunté ce terme à Yvan Frédéric, in Yvan Frédéric « Circonfigurations autour d'*Espèces d'espaces* de Georges Perec et de *La Maison des feuilles* de Mark Z. Danielewski », In *Le livre et ses espaces*, Alain Milon Marc Perelman, Troisième partie. Autour d'espaces d'écriture : morceaux choisis, Presses universitaires de Paris Nanterre, p. 359-372.

de suivre cette pensée, cette image [...]. Le langage lui-même, me semble-t-il, s'est avéré inapte à décrire ce rien, ce vide. » (Georges Perec, *EE*, p.47)

Le vide du puzzle final, annonçant par avance l'échec du projet de Bartlebooth, répond à la blancheur de ses yeux qui préfigure sa cécité, son extrême désespoir et sa mort. L'incapacité du protagoniste à remplir l'espace vide, due à la perte de la mémoire ou à l'extravagance du projet, le jette dans le désespoir total.

La Disparition, roman lipogrammatique de Perec, est caractérisé par des absences qui frappent : connu pour être le roman sans « E », *La Disparition* est un roman d'où sont exclus, par la loi de la contrainte, les mots les plus fréquemment utilisés en français pour désigner l'espace : exit donc les mots comme « espace, lieu, endroit » et même le mot « vide » ; Et comme par compensation les mots d'ersatz comme « local, locus, coin » sont employés. Sont retranchés aussi les termes comme « écrivain, auteur (remplacés par le mot « scrivain »)

La contrainte est une violence qui resserre l'espace ; la contrainte de l'absence de la lettre « e » a restreint les manœuvres scripturaires de l'auteur sur la page ; et pourtant, *La Disparition* est un roman pléthorique : les pertes dans la vie sont compensées par des remplissages de l'espace de l'écriture.

Mutuler l'écriture et la littérature pour les rendre pareilles à la vie, à défaut de pouvoir compenser les pertes : l'espace littéraire vide la littérature pour compenser la vie vécue dans le temps et dans l'espace pour établir un équilibre : les blancs du roman font écho à ceux de la vie

Et d'ailleurs le mot « blanc » et ses dérivés se répètent à satiété dans le roman pour faire signe au lecteur qu'il existe bien un blanc dans l'œuvre (disparitions des personnages et l'absence de la lettre « E » par exemple) : « Qui finit sur un blanc trop significatif » (Georges

Perec, *La Disparition*, Paris, Livre de Poche 1989, « L'Imaginaire Gallimard », [Denoël, 1969], p.539). Les verbes « ôter, abolir, blanchir, oublier, omettre », les adjectifs « blanc, omis, mort, disparu », l'emploi fréquent de l'adverbe « Sans », des noms propres comme Lord Vanish, Albin, et même des noms à qui manquent des lettres comme Anton Voyel et Amaury Conson (pensons au sens inhérent à chacun de ces noms propres) renforcent l'idée du vide, de l'absence, de la disparition et du manque. Un roman sans la lettre « e », ce n'est pas comme un « Japon sans kimono », mais plutôt comme une écriture « Sur un vain papyrus aboli par son Blanc » (Georges Perec, *op.cit.*, p.398)

3. L'inhabitable ou le souci écologique chez Perec

Nous trouvons que Perec est un écologiste avant l'heure. Dans cette catégorie d'espaces qu'il a qualifiée d'inhabitable, il critique indirectement les politiques de la ville, de l'environnement et l'architecture urbaine et se montre soucieux de la qualité de vie des espaces, cette promiscuité de tous les instants qui nous empêchent de respirer : pour reformuler l'idée de Jean-François Serre⁵, dans cette liste, Perec met la ville ou l'environnement à l'épreuve de l'habitable :

« L'inhabitable : la mer dépotoir, les côtes hérissées de fil de fer barbelé, la terre pelée, la terre charnier, les monceaux de carcasses, les fleuves bourbiers, les villes nauséabondes

L'inhabitable : l'architecture du mépris et de la frime, la gloriole médiocre des tours et des buildings, les milliers de cagibis entassés les uns au-dessus des autres, l'esbroufe chiche des sièges sociaux

⁵ Jean-François Serre, « XVI – UNE LITTÉRATURE DE L'ESPACE ET DE LA VILLE—5) «Espèces d'espaces » de Georges Perec », <https://citadinite.home.blog/2013/12/28/xvi-une-litterature-de-lespace-et-de-la-ville-4-especes-despaces-de-georges-perec/>

L'inhabitable : l'étriqué, l'irrespirable, le petit, le mesquin, le rétréci, le calculé au plus juste

L'inhabitable : le parqué, l'interdit, l'encagé, le verrouillé, les murs hérissés de tessons de bouteilles, les judas, les blindages

L'inhabitable : les bidonvilles, les villes bidon

L'hostile, le gris, l'anonyme, le laid, les couloirs du métro, les bains-douches, les hangars, les parkings, les centres de tri, les guichets, les chambres d'hôtel

Les fabriques, les casernes, les prisons, les asiles, les hospices, les lycées, les cours d'assise, les cours d'école... » (Georges Perec, *EE*, p.120)

4. Espace imaginaire et construit

Il y a des espaces réels et concrets chez Perec, on l'a vu, il y a le vide, il y a de l'inhabitable, mais il y a aussi des espaces imaginaires, construits. Il y a des lieux que Perec a inventés, a forgés. Son chef d'œuvre *La Vie mode d'emploi* pullule des lieux imaginaires, le grand immeuble est imaginaire, le grand immeuble où se passe tous les événements est selon les mots même de Perec un immeuble *potentiel*, qu'il investit de nombreux personnages. Puisque les lieux réels pourraient constituer une menace et causer de l'incertitude, il souhaite des lieux de vie plus calmes, plus stables, et à notre avis, ces lieux ne seraient que des lieux construits par l'imagination : « J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources. » (*EE*, p.122)

Et chose étonnante, dans cette catégorie des lieux imaginaires, Perec aimerait créer une sorte d'espace qu'il qualifie d'inutile⁶ :

« J'ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ou un recoin. Ç'aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien. Il m'a été impossible, en dépit de mes efforts, de suivre cette pensée, cette image, jusqu'au bout. Le langage lui-même, me semble-t-il, s'est avéré inapte à décrire ce rien, ce vide, comme si l'on ne pouvait parler que de ce qui est plein, utile, et fonctionnel. Un espace sans fonction. [...] un espace, je le répète, qui n'aurait servi à rien. » (*EE*, p.47)

Et de cette longue citation sort une réflexion assez profonde :

« Comment penser le rien ? Comment penser le rien sans automatiquement mettre quelque chose autour de ce rien, ce qui en fait un trou, dans lequel on va s'empresse de mettre quelque chose, une pratique, une fonction, un destin, un regard, un besoin, un manque, un surplus ? [...] Je me suis imaginé que j'habitais un appartement immense, tellement immense que je ne parvenais jamais à me rappeler combien il y avait de pièces (je l'avais su, jadis, mais je l'avais oublié, et je savais que j'étais déjà trop vieux pour recommencer un dénombrement aussi compliqué) : toutes les pièces, sauf une, serviraient à quelque chose. Le tout était de trouver la dernière. » (*EE*, p.48)

Cet espace imaginaire inutile, il l'a cherché évidemment dans la littérature, dans les Arts, dans l'Histoire :

⁶ Ce point chez Georges Perec, est soulevé aussi par Jean-François Serre, in Jean-François Serre, *oc.cit.*

«J’ai pensé au vieux Prince Bolkonski qui, lorsque le sort de son fils l’inquiète, cherche en vain pendant toute la nuit, de chambre en chambre, un flambeau à la main, suivi de son serviteur Tikhone portant des couvertures de fourrure, le lit où il trouvera enfin le sommeil. J’ai pensé à un roman de science-fiction dans lequel la notion même d’habitat aurait disparu ; j’ai pensé à une nouvelle de Borges (L’Immortel) dans laquelle des hommes que la nécessité de vivre et de mourir n’habite plus ont construit des palais en ruine et des escaliers inutilisables ; j’ai pensé à des gravures d’Escher et à des tableaux de Magritte ; j’ai pensé à une gigantesque boîte de Skinner : une chambre entièrement tendue de noir, un unique bouton sur un des murs : en appuyant sur le bouton , on fait apparaître, pendant un bref instant, quelque chose comme une croix de Malte grise, sur fond blanc ; j’ai pensé aux grandes Pyramides et aux intérieurs d’église de Saenredam ; j’ai pensé à quelque chose de japonais ; j’ai pensé au vague souvenir que j’avais d’un texte d’Heissenbüttel dans lequel le narrateur découvre une pièce sans portes ni fenêtres ; j’ai pensé à des rêves que j’avais faits sur ce même thème, découvrant dans mon propre appartement une pièce que je ne connaissais pas.»(*EE*, pp.48-49)

5. L’espace perecquien et le regard

Chez Perec, la question cruciale dans l’identification d’un espace, c’est celle du regard : « ...L’espace, c’est ce qui arrête le regard, ce sur quoi la vue butte [...] : l’espace, c’est quand ça fait un angle, quand ça s’arrête... » (*EE*, p. 109)

Le premier roman de Perec, *Les Choses*, s’ouvre sur une scène vue par un œil, du narrateur ou du personnage, peu importe ici : « L’œil d’abord glisserait sur la moquette grise... » (Georges Perec, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965, incipit), et même *La Vie Mode d’emploi* commence par une citation de *Michel Strogoff* de Jules Verne, mise en exergue : « Regarde de tous tes yeux, regarde ! »

Cette acuité visuelle, notamment dans la description de l'espace urbain, des lieux parisiens et ce que Perec appelait « l'infra-ordinaire » est indispensable et incontestable, et comme le disent Jean-Paul Thibault et Nicolas Tixier : « Cette réflexion sur l'espace, ce lien entre l'écriture, le regard et le lieu, est un thème majeur et fortement récurrent dans toutes les productions perecquiennes. » (Thibaud, Tixier, 1998, pp. 51-57)

Le regard perecquien est embrassant, saisissant sur son chemin et dans son champ, tous les objets animés et non animés et les gestes. L'espace couvert par l'œil regardant est donc vaste. Suit donc une pléthore, une liste exhaustive. Mais cet œil englobant est aussi celui d'un sujet écrivant ayant apparemment un regard neutre :

« Des milliers d'actions inutiles se rassemblent au même instant dans le champ trop étroit de ton regard presque neutre. » (*UHD*, p. 62)

« Le regard n'est nullement dévasté, il n'y a pas trace de cela, mais il n'est pas non plus enfantin, il serait plutôt incroyablement énergétique, à moins qu'il ne soit tout simplement observateur, puisque tu es justement en train de t'observer et que tu veux te faire peur. » (*UHD*, p. 145) (C'est nous qui soulignons)

« Tu passeras ton chemin, tu regarderas les arbres, l'eau, les pierres, le ciel, ton visage, les nuages, les plafonds, le vide. » (*UHD*, p. 45) (C'est nous qui soulignons)

Ce regard est également celui d'un passant observateur, qui s'observe, et chose pour le moins bizarre, observe aussi le vide qui par définition ne doit rien contenir. L'espace est donc ici objectif (les arbres, l'eau, les pierres, le ciel, les nuages, les plafonds), subjectif (ton visage) et le non-espace ou du moins l'espace non-occupé (le vide). Cette neutralité du regard semble pourtant s'amenuiser à mesure qu'il se tourne vers le sujet lui-même à tel point qu'il peut lui faire peur, et

on peut aussi imaginer que le sujet regardant vit plus ou moins une certaine angoisse quand il observe le vide.

Conclusion

Les espaces perequiens sont immenses, étroits, répétés, parfois capricieusement découpés, éventrés (comme l'immeuble de la *VMP*).

L'espace urbain obéit à « toute une géographie labyrinthique d'échoppes et d'arrière-cours, de porches et de trottoirs, d'impasses et de passages, [...] » (*VMP*, pages.426-428). L'une des trois véritables passions de Lord Ashtray, c'est la géométrie dans l'espace[...]; » (*VMP*, 541) On pourrait prétendre que Perec lui-même est un géomètre de l'espace. N'oublions pas que *La Vie mode d'emploi* se déroule dans l'espace d'un échiquier selon la loi eulérienne de la polygraphie du cavalier.

Pour conclure, on peut dire que l'espace perequien est multiple, divers, il n'est pas du tout unique. Toujours à propos de son roman *La Vie mode d'emploi*, et de sa structure, on parle souvent d'un puzzle. Les cases de ce puzzle sont des espaces où pullulent et se meuvent des personnages de tous types. Les vies s'y tissent et s'y défont. Et parfois, la psychologie des personnages est déterminée par leur espace étroit ou large, confiné ou libre, vide ou plein.

La notion de l'espace chez Perec obéit au même principe : il est composé des lieux, des non-lieux, des vides, des absences (comme par exemple dans son roman *La Disparition*, où la lettre E est la grande absente de l'espace de la page et de l'écriture). Cet espace est à la fois réel, imaginaire, fabriqué, scripturaire, mémoriel. Mais comme dit Perec lui-même ces(ses) « espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire [...]. » (*EE*, p.122)

Cette étude, en se focalisant sur la matière massive de l'œuvre perequienne et se voulant totalisante (plus de cinq livres majeurs de l'auteurs sont examinés), a cherché à creuser cette notion dans le sens d'établir modestement une poétique perequienne de l'espace, et par

conséquent, elle peut se trouver à la lisière des théories littéraires de l'espace. Une lecture fusionnelle, à l'apparence subjective, qui ne s'éloigne pas du texte et qui ne quitte pas le terrain de l'objectivité.

Déclaration

Conflit d'intérêt

L'auteur affirme qu'il n'y a aucun conflit d'intérêt à déclarer.

ORCID

Mohammad-Rahim Ahmadi  <https://orcid.org/0000-0002-2492-3139>

Références :

- PEREC Georges (1985). *Espèces d'Espaces*, Paris, Galilée.
- PEREC Georges (1978). *La Vie mode d'emploi*, Paris, Hachette, Livre de Poche, 1990
- PEREC Georges (1965). *Les Choses*, Paris, Julliard.
- PEREC Georges (1969). *La Disparition*, Paris, Denoël, Livre de Poche (1989 pour la présente édition), Collection *L'Imaginaire Gallimard*.

-PEREC Georges (1967). *Un homme qui dort*, Paris, Denoël, Ouvrage paru, en première édition, dans la collection : *Les Lettres nouvelles*, dirigée par Maurice Nadeau.

- PEREC Georges (2002). *Romans et récits*, Collection La Pochothèque, Le Livre de Poche, Paris.

II. Articles

-BARON Christine (2017). « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures », *Fabula-LhT*, n° 8, « Le partage des disciplines », mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/baron.html>, page consultée le 27 juin 2017.

-CHOL Isabelle (2013). "Espace d'observation, espace d'écriture : Questions de théorie et de méthode." *Arborescences* 3: None–None. DOI : 10.7202/1017370ar.

-CLERC Pascal (2003). « Des lieux dans l'espace du récit : Gracq, Pérec et Tati ». In : *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, vol. 29-30, n°115-118. Habiter. pp. 143-161; http://www.persee.fr/doc/tigr_0048-7163_2003_num_29_115_1469

-HEBERT Juliette (2010) « La ville mode d'emploi, Pour une lecture politique des espaces perecquiens » *Le Cabinet d'amateur. Revue d'études perecquiennes* /1

-Roqueplo Anne, « La Cartographie chez les artistes contemporains », *CFC* (N°205 - Septembre 2010) In <https://www.lecfc.fr/new/articles/205-article-10.pdf>

-THIBAUD Jean-Paul, Tixier Nicolas (1998). « L'ordinaire du regard », *Le Cabinet d'amateur. Revue d'études perecquiennes*, pp. 51-57. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01518180>

- Yvan, F. (2007). Circonfigurations autour d'especes d'espaces de georges perec et de la maison des feuilles de Mark Z. Danielewski. In A. Milon & M. Perelman (eds.), *le livre et ses espaces*. Nanterre: presses universitaires de paris nanterre. <https://doi.org/10.4000/books.pupo.512>.

-ZAMORANO Julie (2015). « L'infra-ordinaire : esquisse de la théorie narrative de Georges Perec », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses* ISSN: 1139-9368 Vol 30, Núm. 2 (2015) 269-282 http://dx.doi.org/10.5209/rev_THEL.2015.v30.n2.47021

Sitographie

Bon, F. (s. d.). *Le galet*. Dans *Écrire la ville : un atelier d'écriture avec François Bon*. Bibliothèque nationale de France. https://classes.bnf.fr/ecirelaville/textes/03_1.htm

CNRTL – définition d'« espace » Centre national de ressources textuelles et lexicales. (s. d.). Espace. CNRTL. <https://cnrtl.fr/definition/espace>

UrbainSerre. (2013, 28 décembre). XVI – Une littérature de l'espace et de la ville — 5) « Espèces d'espaces » de Georges Perec. La ville à la croisée des chemins – Littérature de l'urbanité. <https://citadinite.home.blog/2013/12/28/xvi-une-litterature-de-lespace-et-de-la-ville-4-especes-despaces-de-georges-perec/>

Soula, T. (2016, 6 avril). Littérature et géographie, « Espèces d'espaces », Georges Perec, de l'espace au non-lieu. Les Cafés géographiques. <https://cafe-geo.net/litterature-geographie-espaces-d-espaces-georges-perec/>

Comment citer : Ahmadi, M.-A.,(2026). Imaginaire spatial perezquien : de l'espace géographique à l'espace construit, *Recherches en langue française*, 6(12), 29-48. DOI: 10.22054/RLF.2026.90399.1231.



Recherches en langue française © 2020 par Université Allameh Tabataba'i sous la licence Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International